

porté ouvrant dans le vestibule et, prenant congé de l'artiste, disparut avec son ancien intendant, tandis qu'Horace gagnait le perron de sortie.

Une fois entré dans la pièce où don Alexandre l'avait précédé. Pablo s'était assis familièrement.

—Monsieur le duc me permettra, dit-il, de passer tout de suite aux faits. Mon fils, Juan Antonio, continue à nous servir auprès du peintre dont il est déjà l'intime et le confident et dont il sera, si vous le voulez, bientôt le proche parent.

—Comment cela ?

—Juan Antonio, à qui j'ai appris à ne douter de rien, s'est épris de la sœur de l'artiste autant que celui-ci se passionne pour la Senorita de Balboa. Et Juan, pour être sûr de l'accueil fait à sa demande, supplie monsieur le duc de vouloir bien lui servir de protecteur en cette circonstance.

Le duc se redressa avec un mouvement de mépris.

—Votre fils est encore plus imprudent que son père, dit-il. Vous oubliez tous deux que si Horace Stone épouse Anita de Balboa il ne saurait avoir pour beau-frère...

—Le fils d'un homme à qui le duc de Balboa doit tout ce qu'il est, acheva brutalement l'ancien intendant.

—Pablo !

—Monsieur le duc oublie que je ne suis plus indirectement à son service, que mes économies, mes spéculations à la Bourse, m'ont assuré l'indépendance, que je puis disposer, au besoin, en faveur de Juan Antonio d'un million et que la seule chose qui lui manque pour faire figure dans le monde, c'est, à défaut d'un titre, une haute position.

Don Alexandre eut un geste de répulsion.

—Monsieur le duc se trompe du reste, reprit Pablo Garcia, sans sourcilier. Il entre dans mes plans, qui servent aussi les vôtres, de faire épouser la senorita Stone par mon fils ou tout au moins de faire agréer les espérances de Juan Antonio. Et si mes plans avortaient, en dépit de mon habileté, c'est monsieur le duc qui en subirait les conséquences avec moi.

—Je ne vous comprends pas.

A suivre

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 11 août 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

XLIII

Le pirate Landrinet (un ex-lapin comme Patte-Poule) revenait de Paris. En traversant les rues de Bougival il fut frappé de surprise et de défiance par la vue des nombreux uniformes qui donnaient à l'aspect d'un camp. Il prêta l'oreille, et quelques mots entendus à la dérobée lui firent comprendre, où plutôt deviner, l'immense péril que les hôtes du Moulin-Rouge allaient courir. Il gagna la berge de la rivière, se mit à la nage, passa dans l'île et donna l'alarme. Tous les bandits furent sur pieds en un instant... Eperdus de terreurs, ils détachèrent les grandes chaloupes amarrées sous l'estacade et se disposèrent à prendre la fuite. Landrinet fit remarquer alors l'absence de Joël Macquart et de Liseron.

—Tan' pis pour le capitaine et pour le lieutenant ! s'écrièrent d'une commune voix les pirates, qu'ils s'arrangent ! Charité bien ordonnée commence par soi-même !... Nous n'irons pas risquer de nous perdre pour les sauver !

Tous les hommes de la troupe s'entassèrent dans les chaloupes qui, protégées par l'obscurité, filèrent rapidement dans la direction de Saint-Germain. Les embarcations des fugitifs passaient à la hauteur du château de Port-Marly,

juste au moment où le canot monté par Lascars et par Liseron s'approchait de la rive pour recueillir le corps inanimé de Pauline.

Après avoir opéré le sauvetage, le capitaine et le lieutenant reprirent à force de rames le chemin du Moulin-Rouge. A peine arrivé, Lascars saisit dans ses bras madame d'Hérouville évanouie et gravit les escaliers conduisant au vieil édifice. Sa stupeur fut profonde en trouvant la maison déserte. Le désordre intérieur attestait qu'un brusque départ venait d'avoir lieu, et ce départ ressemblait à une fuite.

—Que veut dire ceci ? se demanda le baron avec un commencement d'angoisse, que se passe-t-il donc ?

A peine achevait-il de se poser cette double question, lorsque le lieutenant le rejoignit tout effaré, et s'écria :

—Capitaine, il y a dans l'air une catastrophe ! Les chaloupes de l'estacade ont disparu et l'on entend des bruits étranges du côté de Bougival.

Lascars sortit vivement et prêta l'oreille. De vagues murmures et de faibles cliquetis d'armes arrivèrent jusqu'à lui. En même temps il vit briller ça et là de l'autre côté de la Seine, des points faiblement lumineux. Il n'en fallait pas plus pour dévoiler la vérité toute entière à une intelligence aussi perspicace, à une imagination aussi vive que celle de Lascars.

—Tout va mal ! murmura-t-il. Nous sommes trahis !... Avant un quart d'heure on attaquera le Moulin-Rouge !... Il faut fuir !... Porte dans le canot le corps de madame d'Hérouville... En cas de malheur cette femme nous servirait d'otage !... Viens me rejoindre ensuite... Le coffre-fort contient une fortune... il s'agit de sauver le coffre-fort !

Deux minutes suffirent au lieutenant pour exécuter la première partie de sa mission et pour se retrouver près du capitaine. Le coffre-fort était une grande caisse de bois de chêne, doublée et bardée de fer. Cette caisse renfermait une somme considérable ; sa pesanteur était énorme, et c'est à peine si les forces réunies de Lascars et de Liseron suffirent à la porter jusqu'au canot et à la faire passer par-dessus le bordage.

—Maintenant, dit Roland d'une voix sourde, une hache et des fusils... et partons !... Les gens de la police embarquent, j'entends grincer là bas les chaînes de bateaux !...

Liseron s'élança de nouveau dans le vieil édifice. Son absence ne dura que quelques secondes. Il tendit à Lascars la hache et les fusils, sauta dans le canot et saisit les avirons...

—Il était temps !... murmura le prétendu Joël Macquart

Le canot fila. Une ou deux minutes s'écoulèrent.

—Capitaine, dit tout à coup Liseron.

—Et bien ?

—Nous n'avançons pas... Nous sommes trop chargés... Le moindre mouvement imprudent suffirait à nous faire chavirer... l'eau de la rivière atteint presque le niveau de nos bordages...

—Rien ne nous presse... répliqua Lascars, que risquons nous au milieu des ténèbres qui nous entourent ? Il est à peine dix heures du soir ; on ne peut songer à nous poursuivre puisque nous sommes invisibles, et quand paraîtra le jour nous aurons fait dix lieues...

Tandis que le baron prononçait ces paroles, une leur faible d'abord, mais qui grandit avec une rapidité électrique, éclaira le ciel derrière les fugitifs.

—Qu'est-ce que cela ? demanda Lascars saisi d'épouvante.

—Cela, capitaine, c'est le Moulin-Rouge qui s'allume ! Avant de partir, j'ai jeté sous les vieilles charpentes une botte de paille enflammée ! Les gens de la police ne trouveront que des cendres tout à l'heure... L'idée était bonne, n'est-il pas vrai ?

—Malheureux !... s'écria Roland avec une rage indicible, malheureux, tu nous as perdus !

—Perdus !... répéta Liseron effaré. Pourquoi ? Comment ?

—Les ténèbres étaient notre unique sauvegarde ! Ces clartés fatales nous trahissent !... On va nous appuyer la chasse !... Je te le répète, nous sommes perdus !

En effet, une immense colonne de flamme

jailissait des toitures croülantes du vieux moulin, et répandait sur la Seine et sur les rives les torrents d'une lumière éblouissante. Toute une flottille de chaloupes traversait le fleuve à la hauteur de la machine de Marly, et déjà deux embarcations, détachées de cette flottille et montées chacune par quatre soldats de la maréchaussée, se mettaient à la poursuite des fugitifs.

—Nous n'avons qu'un espoir, murmura Lascars, c'est de les gagner de vitesse !... Force de rames !... la vie en dépend !

—Impossible, répliqua Liseron ; le poids écrasant de cette caisse paralyse mes efforts... Je vous l'ai dit, nous n'avançons pas...

—Alors jetons la caisse à l'eau !

—Impossible encore ! au premier mouvement nous allons sombrer... Vous voyez bien que l'eau nous gagne...

Le baron fit un geste de désespoir... Il saisit la hache et se mit à frapper avec une violence convulsive le coffre-fort, espérant le briser facilement et s'emparer de son contenu... Les ferrures résistèrent... La hache se brisa.

—Cessez, capitaine, au nom du ciel !... balbutia Liseron tremblant, nous faisons eau de toute part et je ne sais pas nager.

Le baron se tordait les mains. Les canots de la police se rapprochaient de plus en plus. Outre les soldats de la maréchaussée, le drame auquel nous assistons avait deux témoins. Depuis le moment où ils avaient quitté le château de Port-Marly, Tancrede d'Hérouville et le comte de Rieux exploraient la rive de la Seine, s'efforçant de sonder du regard les ténèbres opaques et répétant sans cesse le nom de Pauline avec des intonations suppliantes. Quand les gerbes de l'incendie éclatèrent dans le ciel sombre, ils crurent que Dieu lui-même venait d'allumer cette torche miraculeuse afin d'éclairer leurs recherches. Ils regardèrent avec un muet étonnement passer devant eux ce canot bizarre qui semblait près de couler bas et que montaient deux hommes aux gestes insensés...

—Capitaine !... répéta Liseron, capitaine, l'eau nous gagne !... Allégez l'embarcation ou c'en est fait de nous.

Lascars poussa une rauque clameur et promena ses yeux autour de lui avec désespoir.

—Ah ! murmura-t-il t ut à coup, cette femme ! cette femme !... Je n'y songeais plus... c'est elle qui va nous sauver, peut-être.

Et, saisissant le corps toujours inanimé de la marquise, il le lança dans le sillage du bateau.

Un double cri d'une exclamation déchirante, répondit sur la berge à l'exclamation de Lascars. Tancrede et M. de Rieux venaient de reconnaître Pauline, et tous deux, sans même se débarrasser de leurs vêtements, bondissaient dans la Seine et nageaient vers l'infortunée. Tancrede arriva le premier.

A ce moment précis le canot du Moulin-Rouge disparaissait, chaviré par le brusque mouvement de Lascars et entraîné au fond du gouffre par l'énorme poids du coffre-fort.

L'infâme gentilhomme se débattit à la surface du fleuve pendant une ou deux secondes, blasphémant et maudissant Dieu, puis à son tour, il fut englouti. Liseron n'avait point reparu. *Tout est bien, qui finit bien !... C'est un proverbe qui le dit et les proverbes ont toujours raison. Sauvageon finit mal !... L'influence néfaste de sa mauvaise étoile l'emporta d'une façon définitive sur les rayonnements de la bonne. Le pauvre diable fut pendu haut et court !*

—La corde est, en ce bas monde, la seule chose qu'il n'ait pas volée !... s'écria l'un des spectateurs de sa grimace suprême.

Hector de Rieux épousa Mathilde.

Nous aimons à croire qu'ils se rendirent mutuellement heureux, et nous sommes en mesure d'affirmer que le bonheur de Tancrede et de Pauline fut d'autant plus grand, d'autant plus infini, que ces deux nobles cœurs avaient plus cruellement souffert.

FIN